Avril 1945 - Mai 1995 : Weimar : sur les traces de Semprun

Autor(en): **Joyet, Michel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **32 (1995)**

Heft 1212

PDF erstellt am: **09.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1015486

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

AVRIL 1945 – MAI 1995

Weimar: sur les traces de Semprun

RÉFÉRENCES

Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, 1994, Gallimard.

Jorge Semprun, *Mal et modernité*, 1995, Micro-Climats.

Primo Lévy, *Si c'est un homme*, 1987, Julliard.

De Bayreuth, l'opulente, la propre – traces de Wagner, Liszt, Schopenhauer – on suit un long cordon routier chargé de camions qui conduit vers la Thuringe. Souvenirs: le passage de la BRD à la DDR: quelques restes des postes de contrôle d'autrefois, mais le rideau de fer a bien fondu. C'est alors la découverte, parce que interdite jadis, des routes pavées, étroites, brillantes sous la pluie. Iéna, ses souvenirs (là aussi l'histoire s'est arrêtée il y a très longtemps), ses embouteillages, ses chantiers, son chaos.

Deux villes en une

On arrive à Weimar par une route secondaire au trafic important, voitures allemandes parmi lesquelles on distingue quelques Trabis – encore un autocollant DDR, signe de nostalgie et de protestation. L'accès est celui qu'on rencontre maintenant dans chaque agglomération: rue en réfection, bâtiments en reconstruction ou en destruction; le centre historique est déjà bien refait, comme un décor de théâtre. Contraste encore plus fort lorsque la photographie des lieux rappelle l'état de la Markt Platz en avril 1945 quand les troupes de Patton entrèrent dans la ville, sans un coup de feu, deux bombardements aériens antérieurs ayant fait des dégâts suffisants pour impressionner l'autorité en place.

Aujourd'hui, on découvre deux villes en une. Celle, donc, réservée au tourisme qui semble bien partie avec la série de maisons et musées Goethe, Schiller, Herder, offerts à la curiosité des visiteurs, pour la très grande majorité allemands. Ceux-ci viennent de l'Ouest et de l'Est; ils se découvrent, ils se rendent visite. Ce sera particulièrement le cas à Eisenach où le château de Wartburg, véritable mémoire allemande, est littéralement pris d'assaut dès dix heures le matin. Mais revenons à Weimar, où l'«autre ville», la plus grande, la plus populaire, montre sa tristesse et sa pauvreté. Ainsi lorsqu'on se rend à Buchenwald, vers l'Ettersberg, on longe des façades délabrées d'immeubles et d'usines souvent fermées. Quelques passants, des adolescents ivres traînant leur ennui et leurs boîtes de bière...

La gare des déportés

La route monte vers le camp. Elle traverse une forêt. L'émotion est grande, nourrie par les lectures récentes de Semprun (*Le grand voyage, L'écriture ou la vie*). On passe, sans vraiment s'en apercevoir, devant la gare où les déportés fourbus arrivaient après cinq jours et cinq nuits dans des wagons à bestiaux – cent vingt personnes assoiffées, terrorisées dont la plupart mouraient dans les premiers instants.

Une telle visite laisse des traces. Quelques jours plus tôt, une cérémonie était tenue sur les lieux et il en reste encore les fleurs, les bougies de ceux venus ici, cinquante ans plus tard, pour se souvenir, se recueillir, particulièrement devant les fours, transformés en chapelle ardente.

Dans un ouvrage récent contenant deux conférences, Semprun poursuit sa réflexion sur le Mal et la Modernité. Il la nourrit à la fois de son expérience de déporté, de combattant anti-franquiste et de ses lectures philosophiques. Ainsi, il analyse un texte de Kant – *La religion dans les limites de la simple raison* – à la lumière d'une lecture de P. Ricœur et il cite: «Il n'existe pas pour nous de raison compréhensible pour savoir d'où le mal moral aurait pu tout d'abord nous venir.» Selon Semprun, Kant «découvre et postule un mal irréductible à l'erreur, un mal radical... condamnant l'impératif moral à n'être qu'une loi purement formelle».

Une tombe au creux des nuages

Face à la place d'appel du camp, le discours est suspendu. Il reprend plus tard. De retour en ce pays tranquille, propre, organisé, à la conscience sereine. Dans sa conférence du 9 octobre 1994, «Vous avez une tombe au creux des nuages». Semprun rappelle un événement. Il s'agit de la visite de Thomas Mann à Weimar en 1949. C'est le temps de la guerre froide. A ce moment-là, le camp «fonctionne» à nouveau (il fut en effet réactivé par les Soviétiques dès l'automne 1945 pour se fermer définitivement en 1950). On le rappela à l'écrivain et on lui suggéra de s'y rendre.

Celui-ci, dans un discours à la Paulskirche le 25 juillet 1949, reconnut qu'il n'avait pas demandé à se rendre au camp parce que sa visite s'adressait à l'Allemagne elle-même, à l'ensemble de la nation et non à une zone d'occupation particulière. Il ajouta qu'après renseignements pris, la population de prisonniers se composait d'un tiers d'éléments asociaux, de vagabonds dégénérés, d'un tiers de nazis et d'un tiers d'opposants au nouveau régime. Propos inquiétants, bien entendu, et qui font écho à ceux , bien différents de Primo Lévi dans *Si c'est un homme*: «Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente, que l'étranger c'est l'ennemi.» Une telle conviction se manifeste par acte isolé et peut paraître anodine. Mais lors-

●●●

ACCESSION À LA PROPRIÉTÉ

Réviser les vieux clichés

REPÈRES

Les Vaudois sous toit, Exploitation de la partie bâtiments – logements du recensement fédéral de la population, 1990, SCRIS, mars 1995.

(jg) La progression de l'accession à la propriété du logement est un phénomène social de fond, susceptible, sur la longue durée, de modifier en profondeur les comportements de nos concitoyens. Les chiffres qui viennent d'être publiés par l'État de Vaud sont très éclairants, et ils sont sans doute transposables, avec quelques nuances, aux autres cantons du plateau.

Une donnée choc: en 1990, plus d'un tiers (36,4%) des couples avec enfants dans le canton de Vaud sont propriétaires de leur logement principal. Ce n'est le cas que pour 14,4% des ménages de personnes seules.

Voilà qui met à mal l'image de la Suisse, pays de locataires, surtout si l'on considère que les couples avec enfants constituent le noyau dur de la population active du pays. Ce constat devient encore plus frappant si l'on distingue les Suisses des étrangers. Ces derniers ne sont que 12,4%, toujours pour les couples avec enfants, à être propriétaires, alors que ce taux monte à 46,3% chez les détenteurs d'un passeport à croix blanche.

26% de propriétaires

La croissance de la propriété est assez rapide. En 1970, 21,3% des logements du canton étaient habités par leur propriétaire. En 1990, cette proportion est montée à 26,7%. Il y a plus intéressant: l'essentiel de cette progression est provoquée par la PPE, autrement dit la possession d'appartement et non pas de maison. La progression est ici très spectaculaire: en 1970, on comptait 411 logements en PPE dans tout le canton. Vingt ans plus tard, on en est à 11 044 appartements et nul doute que leur nombre a continué à croître ces 5 dernières années.

Si la construction de la villa Sam'suffit entraînait un déplacement d'une population relativement âgée et aisée de la ville vers la campagne (la fameuse rurbanisation chère à nos aménagistes), la PPE, elle, est un phénomène urbain qui touche plutôt des actifs relativement jeunes, en ascension sociale. Mais la PPE coûte cher. Elle est plus répandue dans les ménages avec plusieurs actifs que dans les familles où l'on vit avec un seul revenu.

Acheter: un nouveau projet

Naturellement, dans les grandes villes, la prépondérance des locataires reste forte. Ainsi, 85% des ménages du district de Lausanne continuent à verser un loyer. Mais on assiste sans doute à une transformation des attentes et des projets dans la partie de la population qui est peut-être la plus active et la plus dynamique. L'achat du logement fait désormais partie d'un projet conscient et organisé.

Or, cette fraction de la population est sans doute aussi celle qui fournit les bénévoles et militants actifs de la «société civile», en particulier les défenseurs des locataires.

Un risque non négligeable existe de déboucher sur une situation où les locataires, qui resteront encore longtemps largement majoritaires, seront marginalisés et peu défendus: les trentenaires et les quadras installés ayant désormais l'octroi de facilités pour l'accès au logement comme principale revendication. ■

●●●

que cette même pensée se transforme en système, le «lager» n'est pas loin et Lévi continue: «Tant que la conception a cours, les conséquences nous menacent. Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme.

On voit l'actualité, l'urgence de la réflexion; la nécessité de penser l'avenir, c'est-à-dire de ne pas occulter la notion du Mal radical, de ne pas benoîtement flotter – comme Goethe, selon Semprun – «dans le nuage patricien d'un humanisme abstrait». Weimar est le lieu en Europe qui nous rappelle nos souffrances et nos errements. C'est le lieu où les hommes nés il y a un peu plus de soixante ans ont vécu les deux grands totalitarismes du siècle. C'est donc une ville symbole. Pour conclure, je citerai encore Semprun: «Buchenwald est toutefois le lieu de mémoire historique qui symbolise au mieux cette double tâche: celle du travail de deuil qui permettra de maîtriser critiquement le passé, celle de l'élaboration des principes d'un avenir européen qui nous permette d'éviter les erreurs du passé». ■

Michel Joyet

POPULATION ÉTRANGÈRE

La fausse limite des seuils

(ag) Christophe Blocher et l'ASIN aimeraient limiter à 18% de la population résidente les étrangers installés en Suisse. *Numerus* (avril 1995) nous apprend que dans le canton de Vaud on recense 149 942 étrangers sur 598 541 résidents. Le 25% de la population est donc étrangère. Que feront donc les Vaudois; ils reconduiront le «surplus» aux frontières cantonales? Déjà Schwarzenbach avait voulu fixer des seuils de tolérance. Lui en était à 16%. Blocher avec 18% va au-delà, premier réalisme ou première accoutumance! Inanité des seuils. ■